

# Elektronischer Dokumentenlieferdienst

Universitätsbibliothek Basel

Schönbeinstrasse 18-20

CH-4056 Basel

info-ub@unibas.ch / <http://www.ub.unibas.ch>



**A100-94263**

|                       |  |
|-----------------------|--|
| <b>Name</b>           | <b>A0490180 Bibliothèque de philosophie (Ge 123)</b> |
| <b>E-Mail-Adresse</b> | <b>biblio-philo-lettres@unige.ch</b>                 |
| <b>Bestelldatum</b>   | <b>2012-02-27 13:34:01</b>                           |
| <b>Lieferart</b>      | <b>WEB</b>   |

**Signatur**      **Phs Zs 785:1997**

|                           |  |
|---------------------------|--|
| <b>Zeitschrift</b>        | <b>Dialogue / publ. for the Canadian Philosophical Association</b> |
| <b>ISSN</b>               |  |
| <b>Band/Heft</b>          | <b>Bd. 36, N. 1 (1997)</b>   |
| <b>Jahr</b>               |  |
| <b>Autor des Artikels</b> | <b>Engel, Pascal</b>   |
| <b>Titel des Artikels</b> | <b>De modalibus non disputat asinus</b>                            |
| <b>Seiten</b>             | <b>157-170</b>   |

**Vermerk der Bibliothek**

# Canadian Philosophical Review

# DIALOGUE

## Revue canadienne de philosophie

### Introduction

Logiques et sémantiques non classiques

ALAIN VOIZARD

### Articles and Interventions/Articles et discussions

The Link Between Probability Functions and Logical Consequence

PETER ROEPER

Comments on Peter Roeper's "The Link Between Probability Functions and Logical Consequence"

BAS C. VAN FRAASSEN

An Extension of the Formulas-as-Types Paradigm

J. LAMBEK

Logique, effectivité et faisabilité

JACQUES DUBUCS

Probabilité conditionnelle et certitude

BAS C. VAN FRAASSEN

Full Belief and Probability: Comments on Van Fraassen

WILLIAM HARPER and ALAN HAJEK

Free Logic, Description, and Virtual Classes

W. V. QUINE

Commentary on W. V. Quine's "Free Logic, Description, and Virtual Classes"

HUGUES LEBLANC

Conditionals, Imaging, and Subjunctive Probability

FRANÇOIS LEPAGE

De *A* et *B*, de leur indépendance logique, et de ce qu'ils n'ont aucun contenu factuel commun

PETER ROEPER et HUGUES LEBLANC

### Critical Notices/Études critiques

*De modalibus non disputat asinus*

PASCAL ENGEL

McCall's Branched-Tree Model of the Universe

DAVID MACCALLUM

The Debate on Mental Causation: Davidson and His Critics

AUSONIO MARRAS

Numéro thématique : **Logiques et sémantiques non classiques**

Special Issue: **Non-Classical Logic and Semantics**

Editorial Advisor/Conseiller à la rédaction : **Alain Voizard**

**VOL. XXXVI, NO. 1** Wint

FACH

UB Basel

C14<sup>o</sup> PLS

# Critical Notices / Études critiques

## *De modalibus non disputat asinus\**

PASCAL ENGEL *Université de Caen*

Certains philosophes se sentent plus à l'aise dans l'essai ou l'article que dans le livre. Il arrive que même quand leurs essais sont des classiques, discutés abondamment depuis des années, la parution en volume tarde à venir. Mais quand elle vient, le recueil s'impose d'emblée comme un ouvrage majeur, et révèle la cohérence de la démarche de l'auteur et le caractère impressionnant de ses contributions. Ce livre de Ruth Barcan Marcus est de ceux-là.

Son travail est indissociable des développements de la logique modale et de la théorie de la quantification durant la seconde moitié du vingtième siècle. Ruth Barcan Marcus publia en 1946 le premier système complet de logique modale quantifiée (LMQ), la même année que «Modalities and Quantification» de Carnap. L'année suivante, dans un autre article, elle donna la première démonstration de la nécessité de l'identité : si deux objets sont identiques, alors ils sont nécessairement identiques. Un autre

---

\* Ruth Barcan Marcus, *Modalities: Philosophical Essays*, Oxford-New York, Oxford University Press, 1993, xiv, 266 p.

théorème de son système, connu sous le nom de «formule de Barcan» (BF) :

$$M (\exists x) Fx \rightarrow (\exists x) M Fx$$

(où «M» est l'opérateur de possibilité, et dont une instance est : s'il avait pu y avoir des anges, alors il existe quelque individu qui aurait pu être un ange) attira d'emblée l'attention (et la critique). Quine rendit alors compte de ces travaux et de ceux de Carnap, et exprima ses doutes envers la logique modale. Depuis cette époque, Barcan Marcus ne cessa d'incarner l'opposition officielle à la thèse quinienne selon laquelle «la logique modale est née dans le péché», et elle s'employa à développer les conséquences logiques, sémantiques et philosophiques de son rejet de cette thèse. Elle ne fut évidemment pas seule à le faire : à la même époque Carnap, Church, J. J. C. McKinsey, F. Fitch, A. Smullyan proposèrent des idées voisines, et plus tard Kripke, Hintikka, Føllesdal, Prior, Kaplan, Montague et bien d'autres entrèrent avec elle en lice dans le débat qui opposait Quine à ses adversaires «modalistes». Mais Barcan Marcus fut à bien des égards pionnière dans un grand nombre d'idées qui sont devenues centrales dans ces débats, comme la nécessité de considérer les noms propres comme ayant une référence directe, comme l'importance d'une conception non linguistique de la nécessité et d'une analyse critique des notions de «monde possible» et d'«individu possible», ou encore la défense d'une conception «substitutionnelle» de la quantification. En ce sens elle fut, avec d'autres, un artisan essentiel de ce que l'on a appelé le renouveau des modalités dans la philosophie contemporaine, dont ce livre est un témoignage éclatant. Notons à ce sujet, au passage, que même s'il est normal que, au sein d'une tradition comme celle de la philosophie analytique contemporaine et d'une communauté de chercheurs comme celle des logiciens, qui reposent sur l'échange et la discussion constants, il y ait, en un sens, peu d'idées qui ne soient pas partagées, il est regrettable qu'on n'ait pas accordé à certaines propositions de Barcan Marcus tout le crédit qui leur revient. Ainsi quand dans «Modalities and Intensional Languages» (p. 11-12) et dans la discussion qui suivit cet article (p. 33-34) celle-ci soutient que son interprétation de LMQ requiert un traitement des noms propres comme des *tags* ou étiquettes, elle anticipe de plusieurs années les analyses de Kripke dans *Naming and Necessity* (Kripke, alors un *undergraduate*, participait à cette discussion) et la «nouvelle théorie de la référence» qu'il mit en circulation. De même pour ses vues au sujet de la quantification substitutionnelle, qu'elle défendit bien avant d'autres. La parution de ces articles en volume permettra sans aucun doute de réparer ces injustices ou ces oublis et de voir tout ce que les développements ultérieurs lui doivent.

Le présent volume contient la majeure partie des essais de Ruth Barcan Marcus publiés entre 1961 et 1990. Ceux-ci, ordonnés en gros chronologiquement, peuvent être classés en deux groupes. Le premier, le plus important par la taille, traite essentiellement de questions de philosophie de la logique et de métaphysique des modalités et contient les essais suivants : l'article «séminal» «Modalities and Intensional Languages» (1961) (ainsi que la célèbre discussion qui opposa l'auteure à Quine); «Iterated Deontic Modalities» (1966); «Essentialism in Modal Logic» (1967); «Essential Attribution» (1971); «Quantification and Ontology» (1972); «Classes, Collections, Assortments, and Individuals» (1963); «Does the Principle of Substitutivity Rest on a Mistake?» (1975); «Nominalism and the Substitutional Quantifier» (1978); «Possibilia and Possible Worlds» (1985), et «A Backward Look at Quine's Animadversions on Modalities» (1988). Le second groupe porte sur des applications de l'analyse des modalités à des sujets philosophiques variés, comme l'analyse du raisonnement pratique («Moral Dilemmas and Consistency», 1980) de la croyance («Rationality and Believing the Impossible», 1983; «Some Revisionary Proposals About Belief and Believing», 1990), et deux essais plus historiques («Spinoza and Ontological Proof», 1986 et «On Some of Post-1920s Views on Russell on Particularity, Identity and Individuation», 1986). Beaucoup de ces essais sont des classiques, et portent la marque du style direct, vigoureux et clair de l'auteure. Ruth Barcan Marcus a ajouté une introduction indiquant brièvement les thèmes communs aux essais, chacun d'entre eux est précédé d'une note le situant et rappelant les circonstances de publication, et quelques-uns ont des appendices importants. Bien que l'arrière-plan technique des essais soit très présent, il est dommage que ce recueil ne reprenne pas les essais de 1946 et 1947 sur LMQ ni certains autres articles techniques, car la philosophie de la logique est rarement dissociable de la logique elle-même. Parmi les essais qu'on peut regretter de ne pas voir figurer dans ce volume signalons «Extensionality» (*Mind* [1960], p. 55-62, repris dans L. Linsky, dir., *Reference and Modality*, New York, Oxford University Press, 1969), la contribution de l'auteure au volume *Philosophy of Logic* (S. Körner, dir., Oxford, Blackwell, 1984), et «Dispensing with Possibilia» (*Proceedings of the American Philosophical Association*, vol. 49 [1976], p. 38-51). On peut regretter aussi qu'il n'y ait pas une bibliographie complète des œuvres de Ruth Barcan Marcus.

Chacun des essais mériterait une discussion séparée. Je devrai ici limiter mes remarques aux thèmes communs aux deux groupes d'articles distingués ci-dessus.

Pour aborder les essais du premier groupe, sur LMQ et la métaphysique des modalités, le mieux est sans doute de commencer par «Possibilia and Possible Worlds» et «A Backward Look . . .», qui offrent une vue synthétique de ses réponses aux critiques de Quine contre LMQ. Celles-ci sont sous-tendues par la conception quinienne de la quantification, qui repose sur les idées suivantes :

a) les variables de quantification n'apparaissent que dans des places susceptibles d'être occupées par des noms du langage, et non pas des prédicats; b) les phrases quantifiées sont vraies en vertu de l'existence d'objets qui satisfont les phrases ouvertes correspondantes. (a) jette le doute sur la quantification sur des prédicats et donc la logique du second-ordre. (b) que l'on peut appeler «conception objectuelle de la quantification» (QO), jette le doute sur une autre conception possible de la quantification, qui fut notamment proposée par Russell, selon laquelle une phrase de la forme « $(\exists x) Fx$ » est vraie si et seulement si il y a une instance substitutionnelle de « $Fx$ » qui est vraie. Selon cette interprétation, connue sous le nom de «conception substitutionnelle de la quantification» (QS), les conditions de vérité de « $(\exists x) Fx$ » ne dépendent pas de l'existence de l'objet dénoté par « $x$ », mais de la vérité de la phrase singulière « $Fa$ » où « $a$ » est un nom propre. Selon la conception QO, il y a un lien étroit entre les notions de référence nominale, d'existence, de prédication, de vérité et d'identité. Seules les variables de quantification sont les véritables porteurs de référence et surgissent en position nominale, et les prédicats ne peuvent pas occuper les positions de variables. Les prédicats ne désignent pas des objets, ils sont vrais d'objets. La notion d'existence est représentée par le seul quantificateur existentiel, et les seules entités qui existent sont celles qui surviennent dans le parcours des valeurs des variables de quantification (d'où le critère d'engagement ontologique : «Être, c'est être la valeur d'une variable»). Enfin la quantification objectuelle est liée à la notion d'identité : seules des entités que nous pouvons identifier sont susceptibles de figurer dans le parcours de valeurs des variables de quantification (ici le slogan est «pas d'entité sans identité»), et, dans la mesure où la substitutivité des identiques (S) est un critère de l'identité, les échecs de S sont la marque de l'échec de la référence, et donc de l'échec de la quantification. Quine rejette LMQ parce qu'elle ne satisfait pas à ces critères. L'échec de S, selon Quine, est patent dans des idiomes modaux comme le célèbre raisonnement :

(1) nécessairement 9 est plus grand que 7,

(2) le nombre des planètes = 9,

donc

(3) nécessairement le nombre des planètes est plus grand que 7.

(Ce raisonnement est lui-même une adaptation du célèbre «*slingshot argument*» proposé par Russell, Gödel et Church.) L'échec de S est lié à l'impossibilité, selon Quine, de quantifier dans les contextes intensionnels en général et modaux en particulier. Ainsi on ne peut dériver

(4)  $(\exists x)$  (nécessairement  $x$  est plus grand que 7)

de (1), sauf si l'on admet que les objets ont des propriétés nécessaires indépendantes des moyens de les décrire, c'est-à-dire sauf si l'on admet des essences d'individus. Smullyan remarqua dès 1948 que (1)-(3) est contournable si l'on transcrit les descriptions comme «le nombre des planètes» en notation russellienne et qu'on prête attention aux différences de portée qu'elles peuvent induire. Cela implique que l'on distingue nettement ce que Russell appelait les «noms propres logiques», qui ne sont pas susceptibles de variations de portée, des descriptions, qui le sont. Barcan Marcus élabore cette critique de l'argument de Quine, et prend le contre-pied des divers principes de Quine au sujet de la quantification et de LMQ. Tout d'abord, elle défend la validité de QS comme alternative à la sémantique de QO, et soutient que QS rend mieux compte de nombre de quantificateurs du langage usuel, qui n'ont pas nécessairement un import existentiel. Elle soutient aussi que QS peut être utilisé avec profit par les nominalistes, au moins dans les versions contemporaines de cette doctrine. Ensuite, comme on l'a déjà noté, elle défend une conception de la référence des noms propres comme expressions de référence directe («rigides» avant la lettre, bien qu'elle ne développe pas ce concept, sans doute parce qu'elle n'utilise pas l'idiome des mondes possibles) qui va à l'encontre de la conception quinienne-russellienne des noms propres comme équivalents à des descriptions déguisées, anticipant les thèses de Kripke, Donnellan, Kaplan, Putnam et des théoriciens de la (soi-disant) «nouvelle théorie de la référence». Elle soutient aussi que S, et le principe d'extensionnalité qui va avec, n'est pas affaire de tout ou rien, mais affaire de degré. Il en résulte qu'il y a des logiques *plus ou moins* extensionnelles et que LMQ, même si celle-ci n'obéit pas à un principe d'extensionnalité fort, peut obéir à un principe plus faible. Enfin, elle soutient que si LMQ présuppose bien le fait de parler d'essences ou de propriétés nécessaires des objets indépendants de la manière d'en parler, il faut distinguer des essences fortes d'individus (par exemple l'origine, comme le fait qu'un individu soit né du sperme et de l'œuf de ses parents) d'essences propres à un type ou une espèce d'objets (des espèces naturelles ou des sortes comme celles qui définissent «tigre» ou «or») et d'essences faibles ou triviales (comme le fait qu'un individu soit nécessairement identique à lui-même). Les premières, les essences individuelles, sont sans doute douteuses, et les troisièmes sont admissibles, mais au prix de la trivialité. Les secondes le sont aussi, et ont un rôle important dans le discours scientifique aussi bien que le discours courant, contrairement à ce que soutient l'empirisme quinién.

Je ne peux ici m'engager dans une discussion de tous ces points, qui demeurent aujourd'hui objets d'âpres disputes et mériteraient chacun un traitement séparé, mais on doit noter avec Barcan Marcus que, quelque quarante ans après les premières discussions de LMQ par Quine, plus personne ne pense vraiment comme lui que cette logique ne peut pas recevoir

de sémantique cohérente (la sémantique des «mondes possibles» s'est imposée dans les années 60 et reste largement utilisée, bien que l'auteure ait ses réserves à son sujet), que QS est à présent considérée comme une alternative sérieuse à QO, que la théorie de la référence directe est aussi une alternative sérieuse à l'élimination russello-quinienne des termes singuliers, et que l'essentialisme et la thèse selon laquelle toute nécessité n'est pas purement linguistique sont des thèses respectables et non pas simplement farfelues. Dans une large mesure, par conséquent, les partisans de LMQ et de son usage philosophique cohérent ont réussi à répondre aux objections quiniennes. Cela ne veut pas dire — et Barcan Marcus en est d'accord — que le réalisme quant aux modalités et aux essences des espèces naturelles soit définitivement établi (quelle thèse philosophique profonde l'est?). Pour ne citer que quelques débats récents sur ces sujets, le réalisme modal de David Lewis et sa théorie des «contreparties» (*counterpart theory*) sont encore au cœur des discussions de sujets tels que la causalité, les conditionnels contrefactuels, ou la notion de loi naturelle. À l'opposé, l'«empirisme constructif» de van Fraassen, par exemple, soutient, contre le réalisme modal, que «la seule nécessité est la nécessité verbale», et que parmi les modalités, la plus importante n'est sans doute pas la nécessité ou la possibilité, mais la probabilité (et on regrette que Barcan Marcus ne discute pas celle-ci, et qu'il y ait seulement quelques allusions aux modalités causales), et les analyses des modalités comme «dépendantes de nos réponses» (Menzies et Pettit) offrent des alternatives plausibles à des réalismes modaux échevelés comme celui de Lewis. Les modalités sont-elles dans les choses ou dans nos esprits? La logique modale ne donne pas par elle-même de réponse, mais elle fournit un langage et un cadre conceptuel qui permet d'évaluer la portée des thèses réalistes ou antiréalistes; en cela elle est bien plus un instrument essentiel qu'un idiome douteux qui fourbit en contrebande des notions métaphysiques caduques.

Cela ne veut pas dire que les engagements modaux discutés dans ce livre soient non problématiques. Considérons la célèbre BF et sa converse (CBF), qui sont des théorèmes du système de Ruth Barcan Marcus en 1946-1947. Dans la sémantique de Kripke (1963), tout monde possible a son propre domaine de quantification, et BF y est non valide sauf si l'on stipule que partout où un monde  $w'$  est accessible à partir d'un monde  $w$  le domaine de  $w$  inclut celui de  $w'$ , et CBF est non valide si l'on ne stipule pas l'inclusion converse. BF et CBF requièrent un domaine constant d'individus. Barcan Marcus adopte cette solution et rejette l'idée qu'il puisse y avoir des individus possibles relativement à un monde, mais pas possibles relativement à d'autres mondes. Elle rejette les *possibilia* (p. 197) en se recommandant du fait (lui-même invoqué par Kripke dans *Naming and Necessity*) que l'usage premier des modalités du possible porte sur des contrefactuels au sujet d'objets réels ou actuels, et pas d'objets possibles dans des univers distants, et qu'il faut



garder «un sens robuste de la réalité» (Russell). En d'autres termes elle défend une version de ce que l'on appelle l'*actualisme* quant aux possibles. Mais BF n'est pas très conforme à l'intuition non plus : bien que nous admettions que la reine Victoria et Cavour auraient pu avoir un enfant ensemble, aucun enfant réellement existant n'aurait pu être leur enfant<sup>1</sup>. Mais ce faisant, nous usons implicitement d'une lecture objectuelle de BF, alors que Barcan Marcus recommande en fait une lecture substitutionnelle. Et pourtant l'argument portant sur la nécessité de se limiter à des individus réels ou actuels semble présupposer une lecture objectuelle du quantificateur, comme l'auteure le reconnaît à la page 213 : «La sémantique substitutionnelle peut avoir quelques usages pour le discours non objectuel, mais, comme je le crois à présent, seulement en conjonction avec la quantification objectuelle pour le domaine des objets actuels». S'il faut QO pour les objets actuels et QS pour le discours «non objectuel», où est l'unité recommandée du traitement de la quantification? Et si «l'identité est une relation pour des objets déjà donnés» et susceptibles de critères d'identification (*ibid.*), en quoi s'écarte-t-on réellement des vues de Quine lui-même? Barcan Marcus a ceci de commun avec Quine qu'elle n'a pas une sympathie excessive pour la sémantique des mondes possibles qu'elle soupçonne de véhiculer des engagements modaux trop forts, et qu'elle a une sympathie pour le nominalisme (essai 8). Ces deux attitudes sont liées à sa défense de QS. Mais comme on l'a vu, elle ne soutient pas que QS puisse s'appliquer uniformément pour tout type de discours. L'*actualisme* est sans doute une forme de réalisme modal, mais c'est un réalisme modal modéré, par rapport à des versions comme celle de Lewis (par rapport aux vues duquel bien des vues peuvent apparaître modérées!). C'est aussi un réalisme modal plus fort que celui de Stalnaker (1984) pour lequel les mondes possibles sont simplement des manières de parler. Néanmoins le livre ne contient pas de discussions sur ces variétés possibles de réalisme modal.

Dans les essais du second groupe, Ruth Barcan Marcus montre qu'elle n'est pas seulement philosophe de la logique et qu'elle est consciente des présupposés et des conséquences philosophiques d'une analyse des modalités dans d'autres domaines que celui des modalités aléthiques. Les plus originaux sont «Moral Dilemmas and Consistency» et les deux essais sur la croyance. L'essai sur les dilemmes moraux, qui fait partie des classiques de la philosophie morale contemporaine, a des liens évidents avec les problèmes des modalités déontiques (et donc avec l'essai du premier groupe sur l'itération de ces modalités). L'auteure y soutient deux thèses en apparence contradictoires : a) il y a des dilemmes moraux; b) ces dilemmes n'impliquent pas l'existence d'une incohérence ou d'une contradiction entre deux principes ou règles. (a) et (b) paraissent contradictoires parce que (a) est en général tenu comme entraînant l'existence d'une contradiction et parce que (b) est en général tenu comme niant l'existence des dilemmes moraux. Selon Barcan Marcus ce raisonnement

repose sur l'idée que les dilemmes peuvent être éliminés si l'agent dissipe la contradiction apparente en choisissant une règle ou un système de règles cohérent (exemple : Kant : «*obligationes non colliduntur*»), c'est-à-dire en révisant ses principes et en réordonnant leur ordre de priorité. Selon l'auteure au contraire, les dilemmes demeurent même quand nous agissons d'après l'un des principes, comme le montre notamment le sentiment de culpabilité ou de regret que nous éprouvons. Mais ils ne sont pas pour autant la marque d'une contradiction ou d'une incohérence. Selon la définition de la cohérence ou de la consistance d'un ensemble de règles adoptée ici, les règles sont consistantes s'il y a des circonstances possibles où le dilemme ne surgirait pas. En d'autres termes l'agent peut avoir choisi l'une des options sans que le dilemme surgisse, bien que le dilemme demeure une fois l'action accomplie. Barcan Marcus veut dire qu'*avant* qu'une action soit choisie par l'agent, «doit» implique «peut», bien qu'*après* l'action, «doit» n'implique pas «peut». Elle soutient que la première implication est une implication de premier ordre, alors que la seconde est un principe régulateur de second ordre (p. 139-140). Quand nous choisissons quelles actions accomplir nous devons agir de manière à rendre nos principes compatibles avec leur application (si nous devons faire *x* et faire *y*, alors nous pouvons faire *x* et faire *y*), mais la contingence des faits nous en empêche (nous devons faire *x* et faire *y*, mais nous ne pouvons faire que l'un des deux, d'où le sentiment de conflit que nous ressentons). Comme le note l'auteure elle-même, cette forme de réalisme moral est très kantienne : elle place la réalité des dilemmes dans un conflit éprouvé par l'agent *ex post facto*, mais pas dans les principes eux-mêmes. Je ne suis pas sûr, cependant, que ce diagnostic ne soit pas ouvert au non-réaliste tel que le décrit Barcan Marcus. Un non-réaliste serait, selon l'auteure, par exemple, Davidson (cité p. 128) pour qui l'existence d'un conflit entre nos principes doit impliquer une révision de l'un de nos principes. C'est ce que Davidson fait dans son analyse du raisonnement pratique (Davidson, 1970) quand il soutient que le raisonnement de l'individu akratique n'est pas : «Je dois faire *A*; cette action *a* tombe sous *A*; je fais *b* », mais : «Je dois (*prima facie*, tout bien considéré) faire *A*; cette action tombe sous *A*, je fais *b* », où le caractère conditionnel de la première prémisse n'entre pas en contradiction avec le caractère catégorique («*all out*») de la conclusion. Mais je ne vois pas en quoi Davidson devrait nier que l'agent éprouve un sentiment de conflit nonobstant, ni en quoi une analyse comme celle de Barcan Marcus lui serait interdite. Comme il le dit, il y a quelque chose dans l'agent qu'il éprouve comme fondamentalement «sourd». En d'autres termes, le sentiment de conflit ou de dilemme, voire le caractère «régulateur» pour notre vie morale de ce sentiment n'implique pas nécessairement que le dilemme *existe* ou est «réel».

Les deux essais sur la croyance tiennent un raisonnement symétrique inverse sur les contenus de croyance : quand nous semblons avoir des

croyances contradictoires, ce n'est pas une preuve que nous ayons de telles croyances contradictoires, mais une preuve du fait que nous n'avons tout simplement pas la croyance en question. De prime abord, cela ressemble à la manière dont les avocats du principe de «charité» blâment la mauvaise traduction ou la mauvaise attribution de croyance en présence de croyances *prima facie* contradictoires («l'illogicité est un trait infusé par de mauvais traducteurs»). Mais les défenseurs du principe de charité tiennent les croyances comme des relations à des phrases ou à des énonciations. Barcan Marcus au contraire les tient comme des relations à des états de choses possibles. «Rationality and Believing the Impossible» s'appuie sur une analyse de l'énigme bien connue du Pierre de Kripke. Pour dissiper l'énigme, l'auteure soutient d'abord que Pierre ne peut pas réellement croire que *Londres est jolie et Londres n'est pas jolie*, parce que l'état de choses auquel se rapporte cette croyance est un état de choses *impossible*, parce que contradictoire, et parce qu'il n'y a pas de croyances au sujet de choses impossibles. Elle soutient ensuite que le principe de «décitation» de Kripke, selon lequel si un individu donne son assentiment à «*p*» alors il croit que *p* ne peut pas être correct en général, parce qu'il y a toutes sortes de circonstances dans lesquelles croire que *p* n'implique pas une relation à une entité linguistique telle qu'une phrase ou une proposition (linguistiquement conçue), en sorte que l'énoncé d'une phrase n'est pas la preuve de l'existence de la croyance correspondante, contrairement à ce que dit le principe de décitation. Il faut distinguer croire que *p* et prétendre croire que *p*. Le premier état n'est pas par essence linguistique, alors que le second implique une attitude par rapport à une croyance, ou une forme de métareprésentation, qui est le plus souvent une attitude face à une phrase que l'on est susceptible d'asserter. Je suis d'accord avec Barcan Marcus sur ce dernier diagnostic. Bien que croire que *p* soit souvent une relation à une entité linguistique, il est parfaitement légitime (comme le reconnaissait Ramsey, cité p. 237) d'attribuer une croyance à un individu (y compris une créature sans langage, comme un animal) sur la base de son comportement et de ses actions (et bien que la croyance ne soit pas exclusivement une disposition à l'action). Il s'ensuit, selon Barcan Marcus, que des analyses comme celle de Davidson notamment, qui construisent les croyances comme des relations à des phrases ou à des énonciations potentielles, sont fautives à cet égard. Je m'accorde avec l'auteure sur ce dernier point. Mais le premier diagnostic, selon lequel une croyance est une relation à un état de choses possible, qui implique qu'on ne peut croire que des choses possibles ou contingentes, paraît tout à fait étonnant et incroyable : n'y a-t-il pas un sens parfaitement légitime où la Reine Blanche (p. 146) peut dire à Alice qu'il lui arrive de croire six choses impossibles avant son petit déjeuner? Un mathématicien comme Frege ne peut-il croire que l'arithmétique est non contradictoire dans son système et découvrir ensuite qu'elle ne l'est pas? Et le fou littéraire rapporté par

Queneau dans les *Enfants du Limon*, qui croyait qu'on pouvait trouver la quadrature du cercle et s'employait à le vérifier sur des cercles empiriques comme des margelles de puits et des bassins circulaires aurait-il eu ce comportement s'il n'avait pas eu la croyance correspondante? Selon Barcan Marcus ce sont là seulement des *prétentions à croire*, pas des croyances réelles, puisque les croyances réelles mettent un sujet en relation à des choses et des propriétés possibles. La thèse de Marcus pose pourtant plusieurs problèmes.

En premier lieu, la distinction entre ce qui est «réellement» cru et ce qui est seulement cru être cru ou prétendu être cru est importante, mais elle mérite d'être élaborée. Il existe bien un lien régulier entre l'*expression* d'une croyance par un énoncé et le fait qu'on a la croyance en question, même si le contenu psychologique de la croyance n'est pas nécessairement identique à la signification de la phrase qui l'exprime. Ce lien intervient avec le paradoxe de Moore : «*p*, mais je ne crois pas que *p*». S'il n'y avait pas un tel lien, la phrase mooréenne ne nous apparaîtrait pas paradoxale. À mon sens, il faut bien, comme le soutient Barcan Marcus, distinguer le fait d'avoir la croyance (comme état ou disposition psychologique) que *p* du fait de tenir pour vraie, ou de donner son assentiment, à une phrase quelconque «*p*» d'un langage, qu'il soit public ou interne. Il faut, en d'autres termes, plus classiques, distinguer croyance et jugement, ou croyance et acceptation, où l'acceptation est une attitude qui est essentiellement liée à une phrase ou à l'assertion possible d'une phrase (Cohen, 1992). Les philosophes «linguistiquement orientés», comme Davidson, commettent l'erreur de confondre la croyance et l'acceptation. Mais il ne s'ensuit pas qu'il faille identifier, comme le fait Barcan Marcus, la croyance («proprement dite») à une relation à un état de choses *possible*. Il est plus conforme à la suggestion initiale de Ramsey de soutenir que la croyance est une relation à un état de choses *probable*, ou la disposition à donner son assentiment, à un degré *n*, à une représentation, ou à agir, à un degré *n*, conformément à la vérité de la proposition crue. Ici aussi, il me semble que Marcus devrait donner plus de place, dans les modalités, à la modalité du probable, à côté de celles du possible et du nécessaire.

En second lieu, la conception de la croyance de Marcus est-elle vraiment compatible avec la conception «néo-millienne» de la référence directe des noms qu'elle défend par ailleurs? Selon le théoricien «néo-millien», un individu qui croit que *Stendhal est Henri Beyle* doit avoir le même contenu de croyance qu'un individu qui croit que *Stendhal est Stendhal*, car ces deux phrases expriment la même proposition (cf. Salmon, 1986). Or la seconde proposition est nécessaire (au sens d'*a priori*) et la première est également nécessaire, cette fois au sens de *métaphysiquement* nécessaire. Supposons, comme le néo-millien, que l'on ait affaire, dans la premier cas, à une croyance dont le contenu est nécessaire au second sens — métaphysique. Si le contenu de cette croyance est néces-

saire métaphysiquement (parce qu'exprimant une identité), comment un individu peut-il, selon Barcan Marcus, croire ce contenu, si toute croyance est une relation à des possibles? La thèse de Barcan Marcus sur ce point est dans la ligne de sa défense de la théorie de la référence directe («millienne») pour les noms propres dans les contextes modaux et extensionnels en général, et rencontre toutes les difficultés des théories qui font des croyances des relations à des états de choses ou à des situations. Comme l'a montré Kripke avec d'autres (Kripke, 1979; Salmon, 1986), un millien quant à la référence rencontre nécessairement un problème au sujet des contextes épistémiques et de croyance en général. En particulier, il est conduit apparemment à soutenir qu'un individu qui croit que *Cicéron est un orateur*, mais qui ne sait pas que *Cicéron est Tullius*, devrait en un sens important croire la même chose dans les deux cas, puisque la référence de «Cicéron» et de «Tullius» est la même. Les néo-milliens adaptent leur schème d'explication en recourant à des implicatures conversationnelles distinctes (Salmon). Les néo-frégéens, quant à eux, disent ici qu'il y a deux modes de présentation distincts, et certains d'entre eux soutiennent cette thèse sans réduire le sens des noms propres à des descriptions définies (ils parlent de sens *de re* dans ce cas). Les mêmes difficultés se posent notamment pour les démonstratifs. Il faudrait, pour traiter ces problèmes, entrer dans la dialectique complexe de ces multiples vues et de leurs variantes. Je ne le tenterai pas ici. Je me contenterai de noter que la solution de Barcan Marcus, consistant à dire que, quand le sujet «croit» que *Tullius n'est pas Cicéron* il croit une impossibilité, donc ne la croit pas vraiment, l'engage à dire (conformément au théorème de la nécessité des identiques) qu'en fait le sujet croit une nécessité. Admettons qu'il est nécessaire que *Cicéron = Tullius*. Mais le frégéen demandera ici : comment peut-il croire une nécessité, si l'identité de Cicéron et de Tullius est un trait contingent de son système de croyances? Autrement dit : s'ensuit-il, du fait que l'état de choses *Cicéron = Tullius* est nécessaire, que le sujet croit une nécessité? Je m'accorde ici avec Stalnaker :

Selon la conception du contenu qui sous-tend l'analyse en termes de mondes possibles des propositions et des attitudes propositionnelles, le contenu requiert la contingence. Apprendre quelque chose, acquérir une information, requiert une contingence. Comprendre l'information véhiculée dans une communication c'est savoir quelles possibilités seraient exclues par sa vérité (1984, p. 85).

Quand le sujet «croit» ce qu'on est tenté de décrire comme une impossibilité (que *Londres n'est pas identique à Londres*, comme le Pierre de Kripke) il est vrai qu'il ne croit pas réellement cette impossibilité. Mais il ne croit pas plus une impossibilité qu'il ne croirait, dans le cas inverse, une nécessité, au sens où «impossibilité» et «nécessité» renvoient à des faits ou états de choses. Il a une relation avec une certaine information contin-

gente. Quand il est en relation avec une nécessité, c'est une nécessité qui tient à la vérité nécessaire d'une proposition, pas avec une nécessité du monde ou des choses. En ce sens il me paraît difficile d'éviter de dire que la croyance est une relation à une certaine entité qui a pour fonction de représenter les choses, qu'il s'agisse d'une proposition abstraite ou d'une phrase. L'appareillage des états de choses nécessaires ou possibles, aussi élégant soit-il, paraît aussi encombrant que celui des *possibilia* dans l'interprétation de LMQ.

Ce qui apparaît paradoxal dans la thèse de Barcan Marcus est le fait qu'un sujet ne puisse pas croire ce qui est nécessairement faux. Une manière de réconcilier sa thèse avec nos intuitions consisterait à dire, à nouveau en distinguant la croyance et l'acceptation, qu'un sujet peut nonobstant *accepter* ce qui est nécessairement faux (cf. Stalnaker, 1984, p. 91 *sq.*). Il y a en effet toutes sortes de contextes où, pour des raisons pragmatiques, on peut accepter que  $p$  même si l'on ne croit pas que  $p$ . Mais cela ne nous induit pas pour autant à dire que la croyance est une relation à un état de choses possible, au sens d'un état de choses indépendant de la conception qu'en a le sujet. C'est pourquoi je préférerais dire, plus classiquement, que la croyance est une relation à une proposition que l'on tient pour probable, où «probable» indique la probabilité subjective. Le problème avec le Pierre de Kripke est qu'il est ignorant, et le problème avec un sujet qui «croit» une contradiction est qu'il viole une condition de rationalité sur ses croyances. La modalité ici est épistémique, ce qui veut dire qu'elle n'implique pas un contact direct avec des états de choses possibles ou impossibles. Mais il faudrait, pour défendre cette thèse, entrer bien plus avant dans les raisons qui peuvent nous faire rejeter l'idée, défendue par Marcus et d'autres, selon laquelle la croyance est, à l'instar de la perception, une forme de contact direct avec la réalité (avec des «états de choses» ou des «situations»).

Ces quelques points suffisent, me semble-t-il à indiquer combien est riche d'implications l'enquête de Ruth Barcan Marcus sur les modalités, et combien cette enquête commande une gamme variée de problèmes philosophiques. Barcan Marcus est loin d'être aujourd'hui le seul auteur à avoir pris conscience de l'importance d'une telle enquête. Mais elle est certainement l'un de ceux qui l'ont affirmé avec le plus de constance et de cohérence. Pour cette raison, ses essais méritent d'être lus et relus. Ils sont un point de départ et une référence obligée pour tout travail philosophique sérieux dans ce domaine, et ils le resteront longtemps. Ce n'est pas abuser des prophéties que de dire que ce livre rejoindra les grands classiques de la philosophie analytique.

#### Note

- 1 Exemple emprunté à T. Williamson dans un compte rendu de *Modalities* (à paraître dans *Philosophical Books*).

## Références bibliographiques

- Cohen, L. J.  
 1992 *An Essay on Belief and Acceptance*, Oxford, Oxford University Press.
- Davidson, D.  
 1970 «How is Weakness of the Will possible?», dans D. Davidson, *Essays on Actions and Events*, Oxford, Oxford University Press, 1980, p. 21-42, trad. franç. P. Engel, *Actions et événements*, Paris, PUF, 1993.
- Kripke, S.  
 1963 «Semantical Considerations on Modal Logic», *Acta Philosophica Fennica, Proceedings of a Colloquium in Modal and Many Valued Logics*, Helsinki, p. 83-94.  
 1979 «A Puzzle about Belief», dans A. Margalit, dir., *Meaning and Use*, Dordrecht, Reidel, 1979, p. 234-283.  
 1980 *Naming and Necessity*, 2<sup>e</sup> éd., Blackwell, Oxford, trad. franç. P. Jacob et F. Récanati, *La logique des noms propres*, Paris, Éd. de Minuit, 1982.
- Salmon, N.  
 1986 *Frege's Puzzle*, Cambridge, MA, MIT Press.
- Smullyan, A. F.  
 1948 «Modality and Description», *Journal of Symbolic Logic*, vol. 13, p. 31-37.
- Stalnaker, R.  
 1984 *Inquiry*, Cambridge, MA, MIT Press.